

## Les doux plaisirs de la traduction

Jean Sévery

*Traduttore traditore!*

- Georges Mounin -

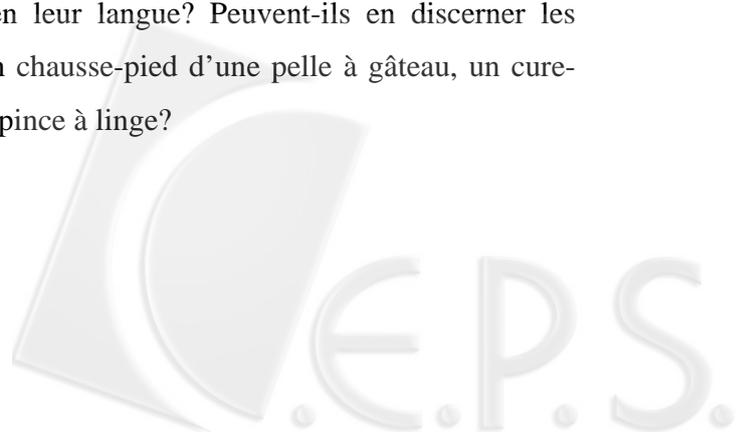
### Introduction

Avant de passer à la pièce de résistance, je me dois de rappeler le sens de ce terme.

« Traduire » apparaît vers 1480, venant du latin *traducere* : conduire au-delà, faire passer, d'où, faire passer d'une langue dans une autre. « Traduction » et « Traducteur » apparaissent vers 1540. Au départ : passage dans une autre langue, 'traduction' désigne ensuite le texte traduit. L'adjectif « intraduisible », vers 1690, a, semble-t-il, précédé « traduisible », apparaissant, lui, vers 1725, soulignant que l'on s'est vite rendu compte des difficultés de la traduction. « Retraduire », enfin, apparu vers 1695, signifie traduire un texte qui est lui-même une traduction.

A l'instar de Voltaire qui, médusant maints amis, médisait de moult médecins mal-aimés, disant d'eux qu'ils administrent des médicaments dont ils savent très peu, à des malades dont ils savent moins, pour guérir des maladies dont ils ne savent rien, le traducteur court le risque de passer, s'il n'y prend garde, pour une personne qui traduit une langue qu'il connaît peu dans une langue qu'il ne connaît pas d'avantage.

Le problème de la traduction, appliqué au public qui nous concerne, celui des étudiants (en troisième année de français), se pose donc de prime abord en termes de connaissance ou de méconnaissance de leur propre langue maternelle. En clair, nos étudiants connaissent-ils suffisamment bien leur langue? Peuvent-ils en discerner les subtilités au point de pouvoir distinguer un chausse-pied d'une pelle à gâteau, un cure-dent d'un thermomètre, un pince-nez d'une pince à linge?



---

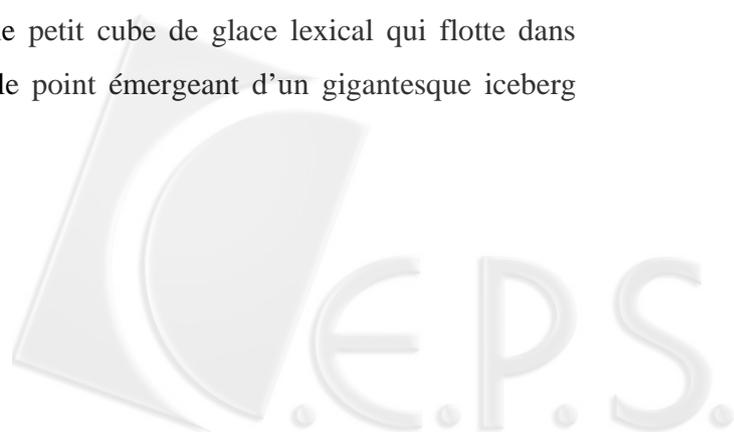
De la réponse apportée à ce questionnement existentiel dépendra naturellement le choix des textes à traduire : recettes de cuisine, instructions pour changer une roue de voiture, sous-titres de dessins animés destinés à un public d'adolescents acéphales ou discours politiques vaseux d'ex-jeunes premiers sur le tard. Nous n'avons que l'embarras du choix.

Le problème de l'étendue parfois fort restreinte des connaissances de leur langue maternelle par certains étudiants va de pair avec celui, plus prononcé encore, de la méconnaissance plus ou moins flagrante de la langue intermédiaire qui est utilisée par ces étudiants et l'enseignant lorsque celui-ci, ignorant les parlers originaux de ses administrés linguistiques, est forcé à l'employer, aux risques et périls de ceux qui l'écoutent. En clair, c'est ce qui se produit lorsque les étudiants et l'enseignant en sont réduits à parler anglais dans un cours de traduction malais – français.

Et, pour ne rien gâcher, on est également confronté au problème du niveau de maîtrise de la langue dans laquelle les étudiants sont amenés à achever le corps meurtri de leur traduction. Dès qu'ils s'échinent à rédiger en anglais, ils doivent surnager dans le borbier des erreurs grammaticales, des difficultés de la conjugaison et des coups de Trafalgar des prépositions mercenaires. Lorsque le français est la langue cible de leur charcutage, il est demandé à l'enseignant de faire preuve d'une bienveillance toute franciscaine car les résultats de telles opérations évoquent plus volontiers les replis mystérieux et inquiétants des trous noirs que la grâce rayonnante et quasi immatérielle de la dentelle de Bruges.

Ne l'oublions pas, la traduction n'est pas une traduction impersonnelle et automatique mot à mot, à la façon d'un petit tour d'écrou sur une chaîne de montage automobile, mais l'interprétation et la régurgitation du sens de chacun des mots, de leur interaction et du mélange plus ou moins savant de signifié, opérés dans le but de rendre compréhensible le message de l'auteur.

Dans ce sens, non seulement convient-il de prendre en compte le vocabulaire – dans les deux langues – mais aussi la culture car le petit cube de glace lexical qui flotte dans l'apéritif du traducteur n'est souvent que le point émergent d'un gigantesque iceberg culturel.



On fait souvent la distinction : deux langues – deux cultures. Certes, le traducteur se doit de maîtriser non seulement le lexique mais doit être également capable de choisir de façon appropriée l'équivalent lexico-culturel des termes qu'il a à traduire, à la façon d'un atèle qui choisit soigneusement la liane à laquelle il se balance. Un mauvais choix de mot fera déraiser le sens de la traduction comme le choix malencontreux d'une liane assassine fera choir l'atèle malchanceux. « *Traduttore traditore !* » (traducteur traître), comme le disait si justement le linguiste Georges Mounin (1910-1993), grand spécialiste de la traduction.

L'efficacité d'un travail de traduction dépend, comme nous l'avons vu, de la maîtrise de la langue source et de la langue cible et bien entendu, de la compréhension qu'a le traducteur de l'intention de l'auteur qu'il a à traduire, autrement dit, il doit saisir le message transmis par le texte.

Le degré de combinaison de ces deux aspects - maîtrise linguistique et compréhension du message – fait qu'une traduction sera fidèle ou non au texte original.

### **Hors-d'oeuvre**

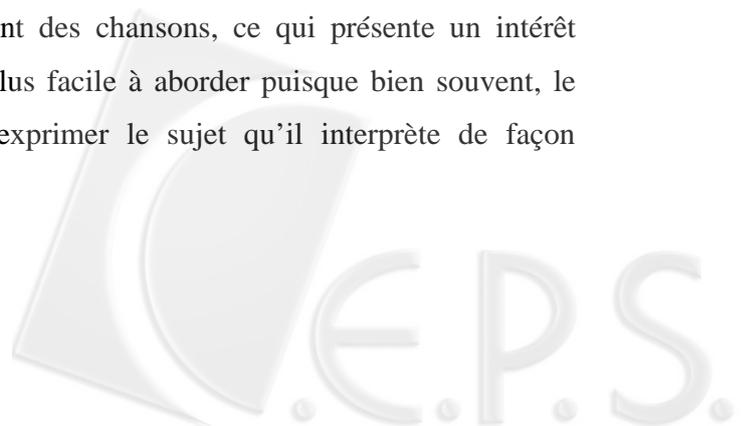
En cours de traduction, on s'aperçoit fort vite que certains étudiants, par manque bien compréhensible de connaissances culturelles, sont réduits le plus souvent à préférer la traduction littérale à la traduction du sens. Pour éviter cet écueil, le professeur doit donc, avant d'aborder le texte à traduire, expliquer son contexte, parler de son auteur et dévoiler de façon attrayante – il faut susciter l'intérêt des étudiants et leur faciliter quelque peu la tâche – le « mystérieux message secret » caché dans le texte.

Par exemple, telle chanson à traduire parle de la façon d'aborder un garçon ou une fille (Delpech); tel poème traite de l'inéluctable fatalité du destin (Prévert); tel extrait entretient de l'absurdité de l'existence (Saint-Exupéry), etc.

On distribue ensuite le texte en question ... et la grande aventure commence!

Je traiterai ici principalement de la traduction dans le sens anglais – français.

Les textes à traduire sont fort souvent des chansons, ce qui présente un intérêt considérable car le message du texte est plus facile à aborder puisque bien souvent, le chanteur ou la chanteuse fait l'effort d'exprimer le sujet qu'il interprète de façon



---

expressionniste : le ton, les modulations de la voix, l'intensité des sentiments sont de précieux indicateurs qui renseignent sur le contenu du texte.

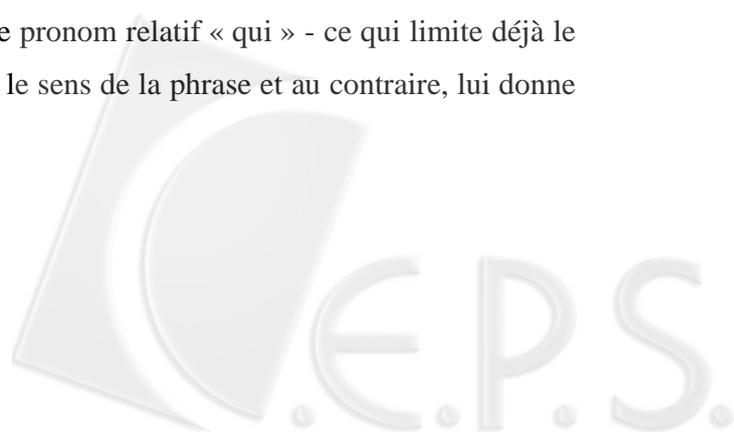
Et voici tout de go les étudiants qui se lancent dans la traduction, les larmes aux yeux et le menton dans le dictionnaire. Ils valsent du texte au dictionnaire et du dictionnaire au cahier de notes sans faiblir, prenant à peine le temps de respirer... et de réfléchir. Car tout de suite, une difficulté surgit. Comprennent-ils le sens des mots de la langue source dont ils cherchent la traduction? La réponse, heureusement, est bien souvent affirmative mais le nombre d'erreurs de traduction, de contresens, de contrepèteries involontaires et d'expressions abracadabrantes apparentées aux formules alchimiques et aux oracles delphiques semble indiquer au Sherlock Holmes de la langue que nous sommes que parfois, un étudiant, baignant dans l'erreur comme un beignet dans l'huile, s'est fourvoyé dans le choix épineux que présentent les mots à sens multiples et dont il cueille sans discernement une des nombreuses significations. Quant à savoir si certains étudiants comprennent à coup sûr le sens des mots équivalents dans la langue cible, lorsque celle-ci est le français, ce n'est pas toujours évident.

Exemple:

Many birds fly in the sky.

Traduction: Il y a beaucoup d'oiseaux qui braguette à le ciel.

Outre l'erreur dans le choix de la préposition « à » pour « dans » qui est étonnante, venant d'un élève de 3<sup>ème</sup> année, nous avons ici un cas typique d'incompréhension du mot de la langue cible. Qu'est-ce qu'une braguette vient faire dans le ciel? L'étudiant n'a pas pu discerner un des sens multiples du mot « *fly* » : voler, mouche, bord flottant (d'un drapeau), braguette, fiacre, cintre, chic, piloter, emmener quelqu'un par avion, traverser en avion, parcourir, arborer, survoler, filer (idée de vitesse), accourir en avion (fly in), etc. L'étudiant a choisi au hasard une des traductions possibles. Malheureusement, au lieu d'un verbe qui devrait logiquement suivre le pronom relatif « qui » - ce qui limite déjà le choix - le mot sélectionné n'éclaire en rien le sens de la phrase et au contraire, lui donne une allure quelque peu surréaliste.



Absorbés par leur travail de traduction automatique, certains étudiants choisissent au petit bonheur les mots de vocabulaire qu'ils supposent correspondre à ceux du texte original. Ils se livrent donc à une traduction littérale et se soucient peu de transmettre dans la langue cible le sens du texte à traduire. Ils n'ont d'ailleurs parfois de la langue cible qu'une conception vague et mystérieuse – pour le moins enbrumée – comme l'on peut en juger en lisant la définition d'un étudiant : « (C'est) la langue dans laquelle un texte qu'une on va traduire la langue source en langue cible ». Comprenne qui pourra...

Dans la même atmosphère, l'exemple suivant fait apparaître une double faute de traduction.

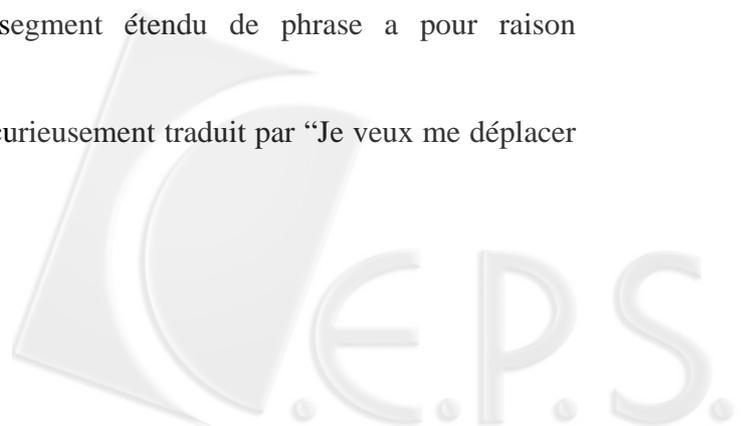
« Landru was charged with 11 murders and tried in November 1921 » devient dans la langue de Simenon: “Landru a été chargé d'onze meurtres et essayé en Novembre 1921”.

Passons rapidement sur les fautes d'usage (novembre avec une majuscule et l'apostrophe après l'article *de* précédant l'adjectif numéral cardinal *onze*). « *charged* », est l'un des nombreux *faux amis* qui bourgeonnent hypocritement dans l'épineux buisson des relations franco-anglaises depuis avant l'Entente cordiale. Traduire « *charged* » par *chargé* est concevable lorsqu'il s'agit d'électricité (charger une batterie de voiture) ou d'attaquer (l'armée charge l'ennemi) mais ici, le contexte est fort différent et ne justifie aucunement l'emploi de l'homonyme français. Comme il s'agit d'un procès, on traduira « *charged* » par *inculpé*. L'étudiant n'a pas non plus cherché à s'informer sur le sens précis de « *try* » dans un contexte juridique. Ce verbe a valeur de jugement dans ce cas précis. D'ailleurs, aurait-on l'idée d'essayer quelqu'un ? On peut essayer quelque chose, pas quelqu'un. On pourrait à la rigueur *prendre quelqu'un à l'essai* mais cela ne colle pas au contexte. Il convient donc de choisir une autre des traductions possibles de « *try* ». *Juger* s'impose d'emblée.

Traduction correcte: Landru a été inculpé de onze meurtres et a été jugé en novembre 1921.

Une erreur qui apparaît dans un segment étendu de phrase a pour raison l'incompréhension de la totalité de celle-ci.

« I want to move my body a bit » est curieusement traduit par “Je veux me déplacer le corps un morceau ».



La traduction de chacun des éléments de la phrase est théoriquement correcte tant que ces éléments sont séparés mais leur combinaison est discordante. Hormis « Je veux », les autres éléments – verbe, complément d’objet et locution adverbiale – se rejettent mutuellement. Déplacer ne peut avoir ici deux objets : à la fois *moi* et *le corps*. *Un morceau* est un nom et pas une locution adverbiale. On pourrait même croire que ce dernier élément compte comme troisième complément d’objet de *déplacer*. Il est probable que l’étudiant ne le considère pas comme la traduction d’une expression limitative (*a little bit*) mais comme l’expression d’une petite quantité extraite d’un ensemble (*a piece of*). Cette incompréhension du texte source engendre par conséquent l’expression incorrecte de son équivalent dans la langue cible.

Traduction correcte : Je veux bouger un peu.

### Pièce de résistance

Le problème de la traduction fautive se développe sur deux niveaux : non compréhension du texte en langue source et mauvais choix du vocabulaire en langue cible. Viennent ensuite se greffer sur cette carie les fautes relatives au langage lui-même : erreurs de grammaire et de conjugaison.

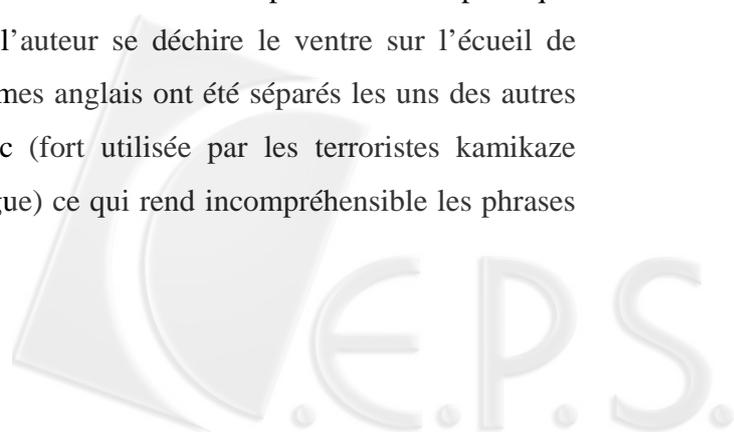
Un bon exemple de ce genre d’erreur, l’équivalent linguistique de la perte totale, si je puis dire, est le suivant :

“Please remember I still want you and in case you wonder why  
Well, just wake up, kiss that good life goodbye” (Extrait de la chanson “The Good Life” – “La Belle Vie”)

Les dernières strophes de ce célèbre tube ont été traduites de la façon suivante:

- 1° « s’il vous vous rappelez, je suis encore vouloir dans la caisse vous merveille pourquoi? juste se réveiller, baiser cette bonne vie au revoir »
- 2° « plaire se rappeler j’immobile ta veux et t’au cas où pourquoi se demander  
Bien, juste se réveille, le baisser cette bonne de la vie au revoir »

L’analyse poussée de ces deux ramassis de sentence n’est pas nécessaire pour que l’on se rende compte que le message de l’auteur se déchire le ventre sur l’écueil de l’incompréhension la plus achevée. Les termes anglais ont été séparés les uns des autres selon la méthode déconstructiviste ad hoc (fort utilisée par les terroristes kamikaze actuels mais pas vraiment en classe de langue) ce qui rend incompréhensible les phrases



dont ils sont les éléments constitutifs. Chaque élément a ainsi été traduit individuellement, le texte français ressemblant au triste précipité résultant de la reconstitution purement spatiale de la traduction effectuée mot à mot. Et encore, la sélection des mots opérée lors la traduction est-il des plus aléatoires.

*in case* : *dans la caisse* au lieu de *au cas où, si*

*wonder* : *merveille* au lieu de *se demander*

*please* : *plaire* au lieu de *s'il-te plaît, je t'en prie*

*just* : *juste* au lieu de *simplement, seulement*

*still* : *immobile* au lieu de *encore, toujours*

*kiss (sthg) goodbye* : *baiser/baisser au revoir* au lieu de *quitter, abandonner* etc.

Il est évident que le message de l'auteur n'est pas passé.

Traduction correcte : Je t'en prie, souviens-toi que je te désire toujours et au cas où tu te demanderais pourquoi  
Eh bien, réveille-toi simplement et quitte cette belle vie (faite d'illusion)

Les exemples suivants sont de même nature : non compréhension du texte source, interprétation inexacte du message de l'auteur et mauvais choix du vocabulaire en langue cible.

*I saw little stars in the night sky* : je pourrais *scier* des petites étoiles dans le ciel de nuit

Au lieu de : j'ai vu de petites étoiles...

*Anywhere you wander* : n'importe où *vous divaguez*

Au lieu de : où que tu ailles (erres, traînes)

*Everyday remember* : *quotidien* se rappeler

Au lieu de : rappelle-toi chaque jour

*Surprised by his fall* : ahuri par son *automne*

Au lieu de : surpris par sa chute

*You have my word* : vous avez mon *mot*

Au lieu de : vous avez ma parole



We are *safe* after the accident : nous sommes *coffre-fort* après l'accident

Au lieu de : nous sommes en sécurité...

He decided to *frame* him : Il a décidé de l'*encadrer*

Au lieu de : il décida de le faire tomber dans un piège

Ali Baba took a *chest* of gold : Ali Baba a pris une *poitrine* d'or

Au lieu de : ... prit un coffre plein d'or

P.Ramlee *passed away* 29th May, 1973 : P.Ramlee *est passé loin* le 29<sup>e</sup> le 1973 mai

Au lieu de : ... mourut le 29 mai 1973

P.Ramlee was a legend to all his *fans* : P.Ramlee était une légende à tous ses *ventilateurs*

Au lieu de : ... pour tous ses admirateurs

The clock *will tick away* the hours : 1° La pendule *cocherait loin* des heures

2° L'horloge *tic-tac loin* de heures

Au lieu de : les heures passeront sur l'horloge

Till you're back beside me : 1° Labourez vous êtes en arrière à côté de moi

2° Jusqu'à tu es revenir être hors de moi

Au lieu de : jusqu'à ce que tu reviennes près de moi

Le dernier exemple de ce florilège montre clairement le fonctionnement du processus de déconstruction. *Till* est sorti de son contexte pour être transformé en verbe : *labourer*. *Back* perd son sens temporel pour acquérir une connotation spatiale. Au lieu de signifier un *retour*, il en vient à indiquer - la main dans la main avec son joyeux compagnon à *côté* - une position de distanciation évoluant en orbite autour de *moi*. *Be* est séparé de *side* et en vient à être traduit par *être*, le deuxième élément étant traduit erronément par *hors de*. Le résultat ne se laisse guère comprendre.

L'exemple suivant est assez patent que la traduction mot à mot ne fonctionne pas. Si l'on ne perçoit pas le message transmis par le texte, il sera d'autant plus ardu de reproduire en langue cible sinon la lettre, du moins l'intention exprimée par l'auteur.

There's the sky, where that sea should be (Extrait de la chanson «What Now My Love» – "Et Maintenant »)



Devient : Là c'est le ciel, où la mer dois être

La bas est le ciel, où cette va mère dois être

Là le ciel, où que devrait la mer

Il y a le ciel où la mer était là

Il y a le ciel, où c'est la mer qui dû

Il y a le ciel où que la mer devrait être

Il y a le ciel où cette mer devrait être

Voilà le ciel, où cette mer devrait être

Voilà le ciel où la mer serait être

Il y a le ciel, où que la mer est en ordre

Il y a le ciel, où cette mer a dû

Il y a de ciel, où la mer qui dû

Là est le ciel, où que la mer devoir être

Traduction correcte : Voilà le ciel où devrait être la mer

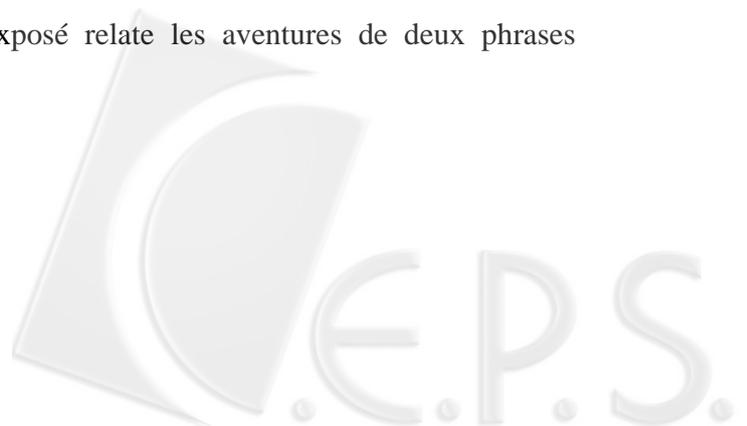
Le message que veut faire passer l'auteur est le suivant. Il traite de l'état d'esprit de quelqu'un qui a perdu l'amour de sa vie. Malheur, plaintes, pleurs, désespoir ; la raison chavire, le monde est tourneboulé, le ciel s'installe là où la mer se trouvait ; cataclysme.

Traduire consiste à arranger du mieux que l'on peut les idées dont les mots ne sont que les révélateurs, les petits miroirs du signifiant éparpillés sur la feuille.

Compte tenu du niveau de maîtrise linguistique des étudiants, il convient de préférer la concision à l'étalage souvent excessif et impersonnel de mots se suivant sans trop savoir pourquoi. Une phrase courte mais qui reflète l'intention, le message, l'esprit de l'auteur, même si elle n'est pas toujours écrite dans les règles de l'art, est préférable à un débordement de mots de vocabulaire sans foi ni loi ne composant qu'une ébauche de phrase sans queue ni tête.

## Dessert

Le dernier exemple de notre bref exposé relate les aventures de deux phrases traduites dans le sens français – anglais.



« Quand il fait beau, je suis tout content et je souris à tout le monde » devient « When the weather is nice, I am very happy and I mouse has everyone »

Il s'agit évidemment de savoir pourquoi *mouse* a été choisi au lieu de *smile*, puisque l'on est en droit d'espérer un verbe après un pronom personnel. Contrairement à nombre de verbes à connotation ou à homonymie animales (*to bear, to chicken, to fish, to fly, to goose, to monkey, to wolf, to worm...*) *to mouse* n'existe pas. La réponse vient probablement de la non compréhension du segment de phrase incriminé : je souris à tout le monde. *À* a été traduit par *has* et non par *at* bien qu'il s'agisse d'une préposition.

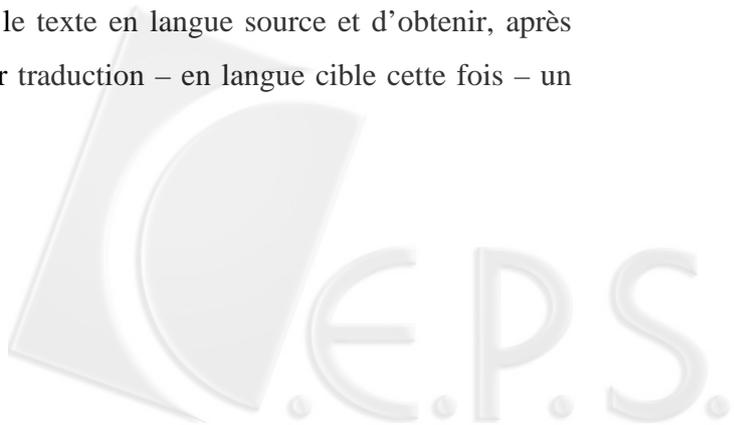
« On doit toujours obéir aux règlements de l'administration même si on ne les comprend pas » devient « One must always obey with the payments of the same administration if they are not included »

Une fois de plus, le choix opéré parmi les mots du dictionnaire est la cause du peu de sens qu'a la traduction. *Règlements* signifie règles, directives, et non *paiements*, l'autre sens possible de ce terme. On le traduira par *rules*. *Obéir*, dans le sens de obéir au règlement, à la règle, sera traduit par *follow, observe* ou *obey* mais *obéir à un paiement* n'a aucun sens ni *obéir 'avec' un paiement*. La locution conjonctive *même si (even if/when)* n'a pas été comprise et transformée en adjectif (*same*); le pronom complément *les* est transformé en pronom personnel *they* et le sens du verbe comprendre est dévoyé et considéré par l'étudiant comme signifiant *inclus*.

Comment aider les quelques étudiants qui les commettent à se rendre compte de leurs fautes, des erreurs de sens dont ils sont responsables et ainsi affiner leur traduction ? Certes, la classique correction effectuée par le professeur, stylo rouge aux lèvres et sueur au front, est le moyen le plus utilisé par les galériens de l'Education nationale que nous sommes. Mais avant de nous lancer dans cette entreprise de polissage linguistique, peut-être serait-il préférable de confier à nos bourreaux eux-mêmes la tâche de s'auto-corriger.

L'exercice consiste à leur faire effectuer sous forme de devoir la retraduction de leur propre texte en langue source. L'épreuve aura la vertu de les aider à se rendre compte qu'ils n'ont pas traduit assez correctement le texte en langue source et d'obtenir, après l'affinement de la deuxième version de leur traduction – en langue cible cette fois – un texte plus facile à corriger.

Un dernier point.



Je voudrais attirer l'attention sur deux points. D'abord, il me paraît indispensable que les étudiants possèdent un bon dictionnaire bilingue. Un dictionnaire qui présente un mot avec tous ses équivalents dans l'autre langue, sans nuance ni explications, bref sans exemples, est à rejeter. Plus le dictionnaire est épais, plus il sera détaillé et utile. Le Oxford Hachette French Dictionary (1945 pp.) ou le Grand Dictionnaire F – GB - F Larousse (en 2 volumes) me semblent obéir à ces simples indications de bon sens.

Le second point sur lequel je me permets d'insister est celui-ci. Il me semble tout aussi indispensable que les étudiants, de quelque niveau qu'ils soient, possèdent un dictionnaire unilingue français - français. Cet ouvrage leur permettra, au cours de leurs traductions, de vérifier le sens des mots qu'ils auront choisis et d'éviter ainsi les contresens, contrepèteries et barbarismes divers que l'on trouve parfois dans leurs travaux. Le Robert (il y en a une variété : Micro, Mini, Petit Robert...) me semble le plus indiqué, vu la clarté de ses explications.

